

PRÉFACE

Benjamin Fondane et le cinéma

Lorsqu'il est mort en octobre 1944, dans une chambre à gaz à Birkenau, Benjamin Fondane avait seulement quarante-cinq ans. Il laissait cependant une œuvre importante de poète, de dramaturge, d'essayiste, de philosophe et aussi de cinéaste.

Avant la Seconde Guerre mondiale, Fondane était en Roumanie, son pays natal, comme en France, son pays d'adoption, un écrivain reconnu dont la voix comptait dans le débat intellectuel. Après sa mort, son nom est vite tombé dans l'oubli, malgré les efforts de quelques-uns de ses amis, Claude Sernet, Boris de Schlœzer, Lupasco, Cioran... Fondane s'était tenu à l'écart de tous les groupes et de toutes les chapelles. Il avait d'abord été un destructeur : il ne craignait pas de s'attaquer aux édifices les plus solides dès lors qu'il décelait en eux un compromis avec les forces de mort. Il luttait à visage découvert, au risque de s'attirer les pires adversaires. Poète, il ne concédait à la poésie que les domaines de la paresse et de la bêtise et il osait faire de Rimbaud un voyou. Philosophe, il pourfendait les mobiles de la philosophie ; il osait – et c'est Chestov qui le lui fit remarquer – non seulement critiquer, mais « parler ironiquement d'hommes aussi célèbres » que Bergson, Freud, Husserl, Heidegger ; il allait

jusqu'à engager le procès de la raison pour promouvoir les vertus de l'absurde.

La pensée de Fondane avait dérangé, avait empêché de somnoler, avait bousculé les idées reçues. Dès lors qu'il n'était plus là pour la défendre et l'imposer, on s'empresait de l'oublier et de l'occulter.

Depuis le début des années quatre-vingt, avec les rééditions successives de ses œuvres, la parole de Fondane a traversé la chape de silence, et cette parole témoigne pour les temps que nous vivons. Irréductible, solitaire, Fondane n'a cessé de juger la société et la pensée de son époque avec un regard qui anticipait leurs développements jusqu'à nous. Avant qu'il fût de bon ton de les décrier, Fondane avait dénoncé « les maîtres-penseurs de la barbarie à visage humain » et s'était attaqué aux fondements de leurs systèmes. Le germe totalitaire, inhérent à toute idéologie construite sur les prétentions de la raison, il avait su le déceler, l'isoler, l'analyser et lui opposer cette passion de la liberté qui se confondait avec son amour de la poésie. Par son ampleur et sa radicalité, cette pensée est plus que jamais brûlante d'actualité.

Si la poésie et la philosophie de Fondane retrouvent peu à peu la place qu'elles méritent, si même une (petite) place de Paris porte désormais son nom, une partie de son œuvre demeure encore ignorée : les écrits qu'il a consacrés au cinéma, les films qu'il a tournés ou auxquels il a collaboré. Il ne s'agit pas pourtant d'un aspect secondaire, marginal, de sa production, mais d'un élément difficilement dissociable du reste.

Pour faire comprendre l'intérêt que Fondane portait au cinéma, il convient de rappeler ce que fut son cheminement en tant que poète et philosophe.

Alors qu'il écrivait ses premiers vers, au temps de sa jeunesse en Moldavie, Fondane avait cru que sa demeure était le poème. Il avait alors les yeux tournés vers la culture

française et était attiré particulièrement par le Symbolisme, par Baudelaire et Rimbaud.

Les poèmes de *Privelisti*, écrits pendant la Première Guerre mondiale, présentaient au premier degré une parenté avec le monde rural de Francis Jammes. Mais les thèmes bucoliques, traditionnels dans la poésie roumaine, se trouvaient là subvertis par une inquiétude proche de l'état d'esprit expressionniste. Plus rien de ce qui constituait la matière première de ce lyrisme ne se trouvait dans la réalité; la description de la campagne moldave surgissait de sa mémoire comme une intime protestation contre la mécanique destructrice de la guerre. Au chaos, il opposait les forces de vie; sa vision chimérique de la nature se confondait avec l'invocation de l'Esprit, capable de régénérer tout ce qui existe. Fondane, alors, avait foi dans la poésie; il s'enivrait de l'idée d'une « justification esthétique de l'Univers », il croyait que seul le poème pouvait réussir là où la métaphysique et la morale avaient échoué, qu'il était le « seul mode de connaissance », la « seule raison pour l'être de persévérer dans l'être ».

Puis brusquement il s'est réveillé de ce « sommeil idéaliste »; il a cessé de croire en la beauté; il a cessé de faire confiance aux mots: « J'ai mangé du fruit de l'arbre défendu, et j'ai immédiatement su que j'étais nu, que le Beau n'était pas moins douteux que la Vérité, le Bien, la Civilisation. Les mots se sont d'un coup débarrassés de moi; dans la nuit, j'ai commencé à crier sans mots. » Fondane s'est donc retrouvé totalement démuni, absolument désespéré, et son doute radical, son refus des finalités prêtées à l'art et à la littérature le rendirent très proche du mouvement dada dont il ne pouvait manquer de percevoir les échos à Bucarest, d'où étaient partis Tristan Tzara et Marcel Janco.

Fondane sut applaudir dada, mais lorsqu'il arriva à Paris, en 1923, dada était mourant et allait céder le bail au Surréalisme. À la source du Surréalisme, Fondane

allait reconnaître un désespoir identique au sien et une semblable méfiance vis-à-vis de la littérature, mais il ne pouvait suivre André Breton et ses amis lorsqu'ils transformaient une technique d'inspiration – l'écriture automatique – en impératif moral. Plus profondément il contestait la possibilité d'atteindre une réalité radicalement autre en accordant aux mots une totale confiance.

Pour Fondane, il n'y avait pas de remède au désespoir, ou plutôt, il n'y avait pas de remède autre que le désespoir. C'est cette conviction qui devait favoriser et rendre décisive sa rencontre avec le philosophe russe Léon Chestov. Dans la pensée du vieux « maître », Fondane trouvait de quoi alimenter et justifier son propre doute vis-à-vis de toutes les constructions de l'esprit humain. Il allait se faire un propagandiste ardent de la pensée chestovienne, tout en développant les implications dans le domaine qui était le sien, celui de la poésie, pour en dénoncer les fausses révélations.

Fondane, en effet, était revenu à la poésie, ou, plutôt, c'est la poésie qui était revenue à lui, « toute seule, sans frapper à la porte, comme un puits artésien ». Fait remarquable, le premier livre que Fondane publia en français, en 1928, fut un recueil de « ciné-poèmes¹ ». Dans la préface, il reconnaît que ces scénarii littéraires sont absolument « intournables », mais qu'ils ont été directement influencés par le cinéma. Et il justifie ainsi l'entreprise : « C'est qu'une partie de moi-même que la poésie refoulait pour pouvoir poser ses propres questions, angoissantes, vient de trouver dans le cinéma un haut-parleur à toute épreuve. »

Parce qu'il avait perdu toute confiance dans les mots, Fondane avait pu s'enthousiasmer pour le film muet.

1. On consultera avec intérêt les pages consacrées à ce recueil par Patrice Beray dans son essai, *Benjamin Fondane, au temps du poème*, Verdier / Les Amis de L'Éther Vague, 2006.

Totalement libéré du langage, donc du discours rationnel, des normes et des limites qu'il engendre, le cinéma lui apparaissait comme un nouveau mode de connaissance, plus authentique même que la poésie. Il offrait une chance de parvenir à une autre conception de l'humain, à un vécu qui ne souffrirait plus d'être en contradiction avec la pensée.

Puis le film devint sonore, parlant – bavard, disait Fondane – et soumis de plus en plus à des impératifs économiques. Le progrès technique ne s'accompagnait pas d'un progrès artistique. Fondane en souffrit d'autant plus que, pour sa subsistance, il devait travailler aux studios Paramount à des films sans grand intérêt, d'abord comme assistant metteur en scène, puis comme scénariste.

Une conviction, pourtant, continuait de l'animer, que l'on pourrait tourner autre chose que des mélodrames et des histoires d'adultères, comme on le faisait en Europe et en Amérique, ou des récits édifiants, comme en URSS. Fondane ne pouvait se résigner à l'idée que – même sonore, même parlant – le cinéma ne pût conserver, ou retrouver, la part de rêve, d'illogisme, de déraisonnable, donc de poésie, que convoyait le film muet.

Par deux fois, Fondane put sortir des sentiers battus des sujets commerciaux. En 1934, il adapta pour l'écran le roman de Ramuz, *La Séparation des races*, et avec Dimitri Kirsanoff, participa au tournage du film, intitulé *Rapt*. Deux ans plus tard, en Argentine, il réalisa le film qu'il avait toujours rêvé de faire, « un film absurde sur une chose absurde, pour satisfaire à [son] absurde goût de liberté ». Mais une fois réalisé, celui-ci, *Tararira*, scandalisa le producteur qui se refusa à le distribuer.

Sans doute Fondane conçut-il d'autres projets – il confie l'un d'eux à Victoria Ocampo, celui d'un grand film sur la pampa – mais il n'eut pas la possibilité, ou le temps, de les mettre en œuvre.

L'œuvre cinématographique de Fondane – du moins celle qu'il a reconnue – beaucoup plus qu'une illustration de ses recherches poétiques ou philosophiques, se situe dans leur prolongement, traduisant le même combat contre la raison pour atteindre la réalité ultime de l'existant. Ses écrits consacrés au cinéma méritent aussi qu'on s'y attarde parce qu'ils sont ceux d'un homme qui se faisait l'idée la plus haute du septième art et qui, de ce fait, vécut comme une tragédie le passage du muet au parlant et en apporta, en son temps, l'analyse la plus pénétrante et la plus lucide.

MICHEL CARASSOU

N.B. : Une première édition de ce livre a paru en 1984 aux éditions Plasma, mais elle ne fut pratiquement pas diffusée. Cette nouvelle édition est considérablement enrichie, du fait surtout des recherches d'Olivier Salazar-Ferrer sur le film Tararira.



TABLE DES MATIÈRES

Benjamin Fondane et le cinéma

par Michel Carassou.....	7
--------------------------	---

Trois scenarii

<i>La publication...</i> par Ramona Fotiade	15
2 × 2.....	21
Paupières mûres	27
Barre fixe	35
Mtasipol.....	43

Articles consacrés au cinéma

<i>Au courant...</i> par Ramona Fotiade	51
<i>Entr'acte</i> ou le cinéma autonome.....	59
Présentation de films purs.....	63
Du muet au parlant	79
Le cinéma dans l'impasse	95
Cinéma 33.....	103
Réponse à une enquête sur le cinéma soviétique	119

Filmographie

RAPT

<i>L'intrigue de Rapt...</i> par Olivier Salazar-Ferrer	125
« Villages ennemis... » par Lucien Ray	135
« Quand Kirsanoff tournait... » par Benjamin Fondane.....	140
« <i>Rapt</i> , film de Kirsanoff... » par René Daumal.....	144
Lettre de Dimitri Kirsanoff	148
Lettre à Dimitri Kirsanoff	148

VISAGE DE LA PAMPA

<i>Les tentatives de Fondane...</i>	153
<i>Don Segundo Sombra</i> par Benjamin Fondane	153
Lettre à Victoria Ocampo	157

TARARIRA

<i>Fondane s'était déjà rendu en Argentine...</i> par Olivier Salazar-Ferrer.....	161
Lettre de Victoria Ocampo	175
Télégramme non signé à Benjamin Fondane	177
Lettres à sa femme et à sa sœur (4 mai-27 mai 1936)	177
Lettre de Dimitri Kirsanoff	180
Lettres à sa femme et à sa sœur (6 juin-8 juillet 1936).....	182
Lettres de Dimitri Kirsanoff.....	187
Lettres à sa femme et à sa sœur (15 juin-20 octobre 1936)	188
Deux lettres à Fredi Guthmann.....	201
<i>Chronologie</i>	205
<i>Bibliographie</i>	213